

En passant... : un sosie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): - **(1934-1935)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-734535>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Histoires cinématographiques

Une initiative à imiter

L'excellent comédien Jean Galland vient de prendre une initiative où l'imagination ne le cède en rien à la générosité : quand des admirateurs lui écrivent pour le prier de leur envoyer sa photographie dédicacée, il répond qu'il s'exécute bien volontiers, mais que, en revanche, ses correspondants lui adressent une somme, si infime soit-elle, pour la caisse de secours de l'Union des Artistes.

Souvent, cet appel est entendu et les sommes recueillies ainsi varient en général de cinq à cinquante francs.

Les correspondants se formalisent-ils de cette charitable sollicitation ? Pas du tout, et souvent le petit mandat est accompagné de quelques mots de félicitations. Nous y joignons les nôtres.

George Bancroft, bigame ?

Miss Belle Brothers poursuivait George Bancroft devant le tribunal de Los Angeles pour obtenir une pension alimentaire, produisant un certificat de mariage, daté de Buffalo, New-York, en 1913.

« J'avais complètement oublié ce mariage », déclara George Bancroft au juge Pincel.

Puis, il ajouta, interpellant directement le tribunal : « Pensez-vous que si j'avais cru être marié, j'aurais été responsable de l'entrée dans le monde d'une petite fille par un second mariage ? »

Le juge ne trouva pas de réponse.

« Et puis, ajouta Bancroft — un peu à la légère, il me semble — j'étais bien certain d'avoir obtenu un divorce.

— Où sont les documents ? demanda le tribunal, sans attirer l'attention sur le fait qu'il est étrange d'avoir obtenu un divorce, quand on ne se souvient pas d'avoir été marié.

— J'ai dû les perdre quelque part », répondit George, sans se rendre compte de la gaffe. Un règlement aura lieu à l'amiable.

Concours local

Un de nos excellents amis, lit-on dans « Pour Vous », avait été prié, par une maison de cinéma, de lui soumettre un scénario en vue de sa réalisation.

Celui qui lui présentait, intéressant et fort commercial, se déroulait dans l'atmosphère romantique du « Rheinland » allemand, au milieu des vieux « burgs », décapant leurs silhouettes sombres sur les pentes boisées de la Forêt Noire. Le scénario fut accepté en principe. Cependant, deux jours après, le directeur téléphona à notre ami :

« Dites-moi, mon cher, très bien votre histoire... mais... n'y aurait-il pas moyen de situer l'action en Suisse ? »

— Pourquoi donc ? s'étonna l'auteur.

— C'est à cause de notre camarade... il passe ses vacances à Montreux ! »

Un timbre Greta Garbo

La proposition faite par plusieurs artistes suédois concernant l'émission d'une série de timbres à l'effigie de Greta Garbo n'a pas soulevé, en Suède, les oppositions que quelques-uns redoutaient. C'est pourquoi un grand journal de Stockholm a lancé un concours pour les maquettes et ce concours a rencontré un grand succès.



Madeleine Carroll et Franchot Tone, les deux protagonistes du film Fox : « Le Monde en Marche ».

Tous les dessinateurs les plus connus de la capitale suédoise y ont participé. Greta Garbo a incarné à l'écran la reine Christine ; n'a-t-elle pas droit, elle aussi, à des hommages officiels ?

Retourne sept fois ta langue dans ta bouche...

Ce producer intermittent et légèrement véreux, à la réputation d'avoir un cerveau désespérément vide.

Cela peut arriver à tout le monde, mais ce qui aggrave singulièrement son cas, c'est qu'il est exactement persuadé du contraire et qu'il se prend pour un génie.

Dernièrement, une aimable personnalité du monde cinématographique, la toute gracieuse Lilette L..., pénètre dans son bureau et le trouve l'œil absent, affalé dans son fauteuil.

— Tout seul ? interroge-t-elle en l'abordant.

— Eh ! oui, tout seul avec mes pensées...

— Comme vous devez vous embêter ! s'est-elle exclamée spontanément (car elle a bon cœur).

— Ce n'est qu'à la réflexion qu'elle a compris qu'elle avait été vraiment méchante... peut-être. Mais lui n'a pas réagi... L'œil-il pu, du reste ?

Le Ténor masqué

C'est Raimu qui contait cette anecdote, dont le principal mérite est d'être rigoureusement authentique.

Autrefois, au Palais de Cristal de Marseille, dans tous les programmes de l'établissement passait en numéro 3 (deux morceaux d'orchestre et puis lui), un ténorino approximatif et local dénommé Cazato, dont le répertoire était exclusi-

vement composé d'une seule chanson, très célèbre à l'époque : « Le Rêve ».

(Les voyez-vous, les hussards, les dragons, la garde, etc... vous avez certainement tous entendu ça !)

— Lo & pâtre » mijotait dans son obscurité.

Quand, un jour, il eut une idée de génie : chanter avec un loup sur la figure et enveloppé dans une cape romantique.



Une amusante attitude de la petite Shirley Temple, que l'on verra bientôt à Paris, dans le film Fox : « La petite Shirley ».

— On annonce « le ténor masqué » simplement, dit-il au directeur ; ça intrigue les gens et tous remplissent le théâtre pour tâcher de deviner si je ne suis pas Caruso ou un autre grand chanteur aussi célèbre.

Ainsi fut fait. Mais, au jour dit, voici que reparaissait immédiatement « Les chasseurs, les dragons, la garde... » dont les spectateurs se croyaient heureusement délivrés.

Les invectives se croisent : « C'est Cazato... Hé ! là ! oh ! Cazato... hou ! Cazato... »

À quoi Cazato, ému d'une telle popularité, répondit simplement en ôtant son masque et en s'inclinant profondément, la main sur le cœur :

— Eh ! voui ! que !... soi-même.

Les mots malheureux

Une discussion mit aux prises, l'autre jour, dans son bureau, un producteur connu pour ses folles prodigalités et son principal bailleur de fonds.

— Comme le metteur en scène semblait avoir quelque peu exagéré les dépenses, le commanditaire finit par lui déclarer, dans le feu de la discussion, qu'il ne connaissait rien au cinéma.

— Oh ! fit l'autre suffoqué... Un art qui m'est si cher...

— Cher ?... Pas tant qu'à moi, monsieur ! riposta l'étriqué, suffoqué.

Et il mit dans cette exclamation tant de sincérité que le cinéaste n'insista pas.

Simple constatation

Lucien Baroux et Pizani devaient, l'autre jour, de choses et d'autres.

— Et Pizani fit tout à coup cette réflexion : — Je suis un peu effrayé de voir avec quelle rapidité je m'approche de la quarantaine...

— Consolerez-vous, mon vieux, lui à répondu Baroux, car vous serez bien plus effrayé de celle avec laquelle vous vous en éloignerez...

Philosophie !

Gentillesse

On projette de porter à l'écran « L'Idiot », de Dostoïevski.

Un comédien, qui jouit d'une certaine vogue, brigue ce rôle, sans se rendre compte que rien en lui ne le destine à ce personnage.

— Il faut qu'il n'ait pas lu le roman pour vouloir jouer cela, dit quelqu'un.

Un de nos confrères rectifia :

— Il faut l'excuser. C'est le titre seul qui lui en a donné l'idée.

Un garçon à la hauteur

Un de nos confrères, aussi talentueux que radicalement chauve, va l'autre jour au restaurant.

Il commande d'un ton bref, comme à son ordinaire.

— Et le garçon, d'une calvitie aussi totale, aussi irrémédiable que la sienne, lui apporte le premier service.

Mais le confrère fronce le sourcil, et rappelant le garçon, lui dit, sévère :

— Dites donc, mon ami, regardez ça ! C'est incroyable. Il y a deux cheveux dans mon potage.

Et le garçon, imperturbable, avec un petit sourire en coin :

— Oh ! Monsieur veut nous flatter l'un et l'autre !

Trop parler cuit

Le charmant comédien Pierre Stéphane a un violon d'Ingres. Ce violon d'Ingres, c'est la peinture. Ça vaut mieux que de jouer de l'accordéon, s'il y a ?

L'autre jour, Baroux, lui rendant visite, tombe en arrêt devant une de ses toiles, qui lui semble particulièrement bien venue.

— Ah ! mon « Coucher de soleil ! » s'exclama Stéphane, en regardant l'œuvre que Baroux lui désigne, oui, j'en suis assez... content.

— Mais il y a de quoi, mon cher !... Ce républicain calme, cette pureté, cette atmosphère... tout y est ! Quelle finesse d'observation !... Stéphane, mon vieux, vous pouvez être fier de vous...

— ... Et je le suis !... D'autant que j'ai mis exactement une matinée pour le faire, montre en main !

Lucien Baroux a perdu ses illusions touchant la sincérité picturale de l'ami Stéphane.

Bee de... colombe !

Jim Gérard excelle dans l'art de concocter les cocktails. C'est une spécialité comme une autre... et assez agréable pour les amis et connaissances.

Encore pourrait-il mieux choisir les dits amis et connaissances.

Dernièrement, il avait invité une concubine assez « rossarde », qui crut devoir lui déclarer, après avoir dégusté force mélanges savants :

— Vous auriez fait un barman épating. M'est avis que vous avez raté votre vocation !

— Surtout ce n'est pas de me dire qu'il est respectable pour le public que j'aie embrassé la carrière artistique ? s'enquit-il, interloqué.

La concubine se défendit de son mieux, mais le coup était porté.

— Et le pire c'est que — pour une fois — il ne s'agissait point d'une méchanceté !

C'était simplement une gaffe !

Dans la périphérie

Un théâtre de quartier vient d'afficher un spectacle dont les deux vedettes — avec des noms grands comme ça ! (et plus encore !) à l'affiche — sont Mismarguett et Cavalier.

De loin, ça produit évidemment son petit effet, mais c'est quand même un tantinet culotté.

Pour attirer la foule, il y a peut-être d'autres moyens.

Mais enfin ceci importe peu : Revenons à nos moutons.

Or donc, Armand Bernard, passant avec un ami devant le panneau en question, s'exclame :

— Mais, sais-tu qu'en réalité Mismarguett « se défend » dans ses imitations de la Miss ?

— Elle est armée pour cela ?

— Si elle est armée ? Ah ! mon vieux, « jusqu'aux dents » !

Ne trouvez-vous pas ce « jusqu'aux dents » charmant ?

Souvenir du temps du muet

C'est une histoire sans doute bénigne mais qui a le mérite d'avoir été vue.

Au temps du muet, on tournait à Epinay un sombre mélodrame de Lordie, je crois, prince de la Terreur, qui avait eu un énorme succès au Grand-Guignol, et pour lequel on escomptait pareille faveur du public dans les cinémas de France et de Navarre.

À un moment donné, le héros de cette tragique histoire subit des supplices inimaginables. On lui effeuille la plante des pieds : un peu, beaucoup, passionnément, et les doigts tombent comme des pétales ; après quoi on lui coupe les oreilles ; on lui arrache un petit peu la langue et, comme dessert, on lui extirpe les deux yeux consécutivement.



Ketti Gallian, la nouvelle vedette internationale que l'on verra bientôt dans le film Fox : « Marie Galante ».

Et comme les bourreaux s'acquittaient de cette tâche compliquée avec un zèle charmant, ils entendirent tout à coup le patient s'interrompre dans ses hurlements de douleur et leur dire angéliquement :

— Dites donc, vous autres ? quand vous aurez fini de me faire des misères !

Heureusement que ce n'était point du film parlant. Vous parlez de la tête qu'aurait fait l'ingénieur du son.

Le greffier psychologue

Dernièrement, Maud Loty fut appelée à témoigner en justice.

Le président lui demanda son âge, ce qui était à tout le moins indélégit.

Et Maud Loty eut cette interrogation charmante :

— Faut-il prêter serment « avant » ?

Elle énonça cependant avec toute la clarté désirable l'âge en question et l'on n'en parla plus.

Cependant, à la sortie, elle eut la curiosité (un peu inquiète) de demander à un avocat de ses amis combien de printemps figuraient sur les pièces officielles en face de son nom.

L'avocat s'informa et la renseigna bientôt :

— Mais c'est « mon âge » exact qu'ils ont mis ! Ah ! les cochons ! s'exclama-t-elle.

D'instinct, l'huissier avait ajouté dix ans à l'âge énoncé par l'artiste.

— Tu vois, lui dit sa meilleure amie, que la myopie du scribe n'a pas empêché d'y voir clair.

— Dommage, a répondu simplement Maud, qu'il ait eu sur le nez des verres « grossissants ».

Les petits trucs dévoilés

Il est assez amusant d'entendre les réflexions de ses voisins quand on se trouve bien sagement — et bien attentivement — assis à son fauteuil en salle obscure.

Dernièrement, dans un cinéma, on projetait une bande anté-faction se passant en pays exotique.

À certain moment, sur l'écran, se déroula un combat entre deux tribus d'indigènes (tous vêtus uniquement d'un simple cache-sexe) qui se sont voués une haine mortelle.

— Tu parles d'un boulot, dit une voix à côté de moi, ils sont aussi « à poil » les uns que les autres. Alors comment que le metteur en scène il a fait pour distinguer ceux du parti A de ceux du parti B ???

Et un voisin eut cette explication imprévue :

— Ballot ! Tu connais rien au cinéma. Ça se voit ! Ce sont tous des figurants de Belleville ou de la Chapelle, s'il y a ? Eh ! bien, les uns, on les a passés à l'ocre, comme il se devait, et les autres on les a teints en vert.

« Comme ces deux couleurs font noir à la photographie, nous autres, nous n'y voyons que du feu et, dans le combat, ils risquent pas de se tromper... ni le metteur en scène non plus. Tu piges, comme c'est simple ? »

Le pire serait que le malin ait dit juste... sans le savoir !!!

C.-F. Ramuz et le cinéma

Le romancier vaudois a été interviewé par « Pour Vous » :

« Comment envisagez-vous la réalisation de l'une de vos œuvres, si vous en aviez vous-même la direction ? Par exemple : « La Beauté sur la Terre », dont il est question, je crois, de tirer un film ? »

— D'abord choisir mes collaborateurs, techniciens et acteurs... acteurs, c'est-à-dire que je voudrais surtout trouver autour de moi, parmi les gens du pays, pêcheurs ou étudiants, les types caractéristiques de mes personnages.

— Ils devraient pourtant savoir parler ?

— Ils ne parleraient pas, ou le moins possible !

Je voudrais supprimer les dialogues qui sont une convention du théâtre. Je conçois pour l'écran une tout autre interprétation de la voix humaine.

Il y a une perspective de la voix et du son, et je m'étonne que l'on ne sorte point choqué par l'éclatement brutal des voix, énormes, quelle que soit leur place à l'écran. Il y a aussi les bruits parasites, que le studio écarte avec soin, et qui sont, à mon avis, des éléments dont on doit se servir ; il y a aussi la voix sans personnage.

— Avez-vous pensé à la vedette qui devrait assumer le rôle de « La Beauté » ?

— La vedette ?... mais le type vedette est ce que je désirerais le plus éviter dans ce film idéal. Evidemment, il faut que « La Beauté » soit belle, belle dans ses mouvements, dans ses gestes utilitaires les plus modestes, les plus quotidiens et aussi très divers ; en servante d'auberge, ramant sur le lac, courant dans la carrière.

— Elle sera, je le crains, bien difficile à trouver !

— Enfin ! admettons que nous l'ayons trouvée. Nous voici tous sur les lieux où l'on doit tourner. Jen connais l'emplacement exact : il y a le lac, les carrières, les baraques en planches. Je voudrais vivre quelque temps dans l'intimité de mes personnages, connaître leurs gestes les plus caractéristiques, faire sur eux, sur le pays et ses habitants, un travail d'approche et de connaissance.

Je crois que cette intimité préliminaire est indispensable pour atteindre à une cohésion de tous les éléments du drame, à un réalisme profond, qui est pour moi la valeur essentielle du cinéma.

En passant...

Un sosie

Il y a quelque temps déjà, un savant de notre ville (je tiens de lui-même le petit récit qui va suivre) se trouvait à Paris, qu'il connaît bien, pour y avoir fait de fréquents séjours, et même, si je ne fais erreur, une partie de ses études.

Plongé dans ses méditations, notre homme cheminait sur le trottoir, sans prendre garde à ce qui se passait à l'alentour. De fait, c'est dans les grandes villes que l'on s'isole le plus facilement ; qui prêterait la moindre attention au doux rêveur déambulant dans la cohue des boulevards ou flânant sur les quais ?

Alors que par la pensée il avait rejoint les personnages antiques dont il s'est formé une petite société choisie, notre homme eut une de ces méaventures auxquelles les gens de son espèce sont encore plus exposés que tous autres : il glissa sur une croûte de chien et s'échala tout de son long, sans se blesser aucunement, d'ailleurs. Il se releva ; et son premier souci fut de savoir si, pour employer le langage d'autrefois, il s'était embrené. Une rapide inspection de ses vêtements le rassura pleinement ; aussi, secouant d'une chiquenaude la poussière de son pantalon, reprit-il sa course lente, avec la même gravité que si rien ne se fût passé.

L'heure du déjeuner étant venue, il pénétra dans un restaurant et se fit servir à manger, à une des rares tables qui demeurent libres, placée, contre son gré, assez en vue.

À peine en était-il au poisson qu'il remarqua que les dineurs des tables voisines l'observaient avec attention et semblaient échanger, à son sujet, des propos qu'il n'entendait pas. L'endroit était pourtant fort sélect. Et cette curiosité le surprit désagréablement. Au plat suivant, cela devint intenable. D'une manière évidente, il était le point de mire de toute la clientèle. On ne se contentait plus de le regarder, on se retournait pour le dévisager. Alors, l'accident du matin lui revint à l'esprit ; nouvelle inspection, aussi discrète que possible, de sa personne et de son accoutrement, afin de vérifier si quelque orfèvre, brocheur sur lui comme la plaque d'un grand-officier, lui valait d'être ainsi couché en joue par les feux croisés des regards.

— Au dessert, n'y tenant plus, il appela le maître d'hôtel : « C'est la dernière fois, lui dit-il, que je viens dans votre établissement. Je ne sais ce que j'ai fait pour y être ainsi dévisagé ? »

— Ah ! monsieur, répondit l'impeccable coordonnateur des plaisirs de bouche, vous auriez tort de vous offenser. Votre image a été si bien popularisée par l'écran que vous ne sauriez voyager incognito. — « Je n'y comprends rien », rétorqua notre concitoyen. — « Tous nos clients vous ont reconnu monsieur, et moi je vous reconnais aussi : vous êtes X., la célèbre vedette de cinéma. »

Aucun démenti ne parvint à ébranler cette certitude. Et ce fut dans une atmosphère d'apothéose que l'historien genevois, sosie d'un acteur, ayant réglé son addition, gagna la porte.

Pour un peu, on lui aurait demandé des autographes.

(« La Tribune de Genève ».)